

LA DIPLOMATIE AMÉRICAINE EN ÉCHEC

Interrogé sur le développement des opérations commerciales de plusieurs pays européens avec Cuba, Dean Rusk vient de déclarer qu'il ne voyait pas, dans ce domaine, de perspective immédiate d'un changement d'attitude des « alliés européens ». Ainsi, l'impérialisme américain ne se fait guère d'illusions sur l'efficacité des foudres qu'il a brandies en annonçant la suppression de l'aide américaine aux coupables.

Dans son discours du 2 janvier, à La Havane, Castro cite un fait caractéristique : la firme anglaise qui vient de vendre des autocars à Cuba consent un crédit de cinq ans, ce qui montre que les capitalistes anglais croient à la solidité du régime socialiste à Cuba. Dans le même temps, les actions de cette firme montent à la bourse de Londres !

La France, pour sa part, fournirait à Cuba du matériel de construction automobile (de Gaulle se serait montré particulièrement intentionné vis-à-vis de l'ambassadeur de Cuba lors de sa dernière Conférence de presse), et l'Espagne vendrait une centaine de navires.

Au Viet-Nam du Sud, qualifié par Johnson de « second secteur de danger maximum après l'Amérique latine », l'impérialisme américain — engagé dans l'impasse la plus totale et qui se voit obligé de liquider au bout de trois mois la junte militaire au profit du régime Khanh, simple masque à l'intervention directe du Pentagone — se trouve en opposition avec la politique gaulliste de « neutralisation », cependant que le pouvoir gaulliste reconnaît la Chine populaire.

Ainsi se trouve mise en échec la politique américaine d'isolement diplomatique et économique de la Chine populaire et de Cuba, et la tentative pour étouffer par le blocus l'économie cubaine. Cet échec marque également le déclin du leadership américain sur le monde capitaliste, et le renforcement des contradictions inter-impérialistes. Naturellement, l'attitude des pays capitalistes qui développent le commerce avec Cuba ou avec la Chine n'est inspirée par aucune sympathie idéolo-

gique envers la révolution socialiste ! C'est la recherche des marchés qui inspire essentiellement le refus d'accepter les restrictions au commerce avec les pays socialistes. Castro a montré, dans son discours pour le cinquantième anniversaire de la révolution cubaine, comment l'achat de sucre cubain par le Japon ouvrirait à ce pays la voie d'échanges bilatéraux avec Cuba, et lui permettrait de récupérer des dollars, de façon à réduire le déficit résultant du déséquilibre de ses échanges avec Cuba.

Il est, d'ailleurs, assez symptomatique que les U.S.A. exercent leur politique de blocus et d'isolement contre Cuba et la Chine dans le même temps où les surplus de blé américain sont vendus à l'U.R.S.S., ce qui a fait dire aux Anglais : « les U.S.A. ont un excédent de blé, nous, nous avons un excédent d'autotars. »

Il apparaît que les états ouvriers représentent aujourd'hui un secteur bien trop important pour qu'un blocus économique soit possible, comme il l'avait été dans les premières années de la Révolution russe. D'où l'échec de l'impérialisme américain lorsqu'il tente d'imposer à ses « alliés » un tel blocus, et les prolongements diplomatiques et politiques des oppositions d'intérêts économiques.

L'accentuation des contradictions interimpérialistes est, sans aucun doute, un facteur extrêmement favorable pour les forces révolutionnaires dans le monde. L'échec de l'embargo américain, par exemple, et la situation économique favorable de Cuba accentuent encore le rayonnement et la force d'exemple de la révolution cubaine en Amérique latine.

Les contradictions ne mettent cependant pas en cause la solidarité fondamentale des impérialistes. Par ailleurs, l'isolement relatif et les échecs de la diplomatie américaine n'excluent pas, au contraire, des actes dangereux pour tenter de sortir de l'impasse, qu'il s'agisse d'une nouvelle agression contre Cuba ou des menaces contre le Viet-Nam du Nord.

NOUVELLE FLAMBÉE DE LA RÉVOLUTION COLONIALE

Dans ces dernières semaines, le monde a connu une nouvelle flambée de la révolution coloniale. Certes les mouvements sont inégaux dans leurs objectifs et leur combativité.

D'un côté à Panama c'est une protestation généralisée contre la main-mise trop écrasante et trop évidente de l'impérialisme yankee. A l'autre extrême c'est à Zanzibar, le rejet de la domination féodale et neo-colonialiste. Mais il faut encore voir qu'au Sud-Vietnam, les créatures américaines sentent le sol se dérober sous leurs pieds. Là, la seule question pour l'état-major américain est sans doute de savoir s'il tiendra jusqu'aux élections présidentielles aux U.S.A. Au Congo ex-belge, les partisans dirigés par Pierre Mülle ont ouvert le feu d'une lutte sans doute plus féconde que les batailles parlementaires où se sont perdus tant d'anti-colonialistes congolais. En Afrique orientale, au Gabon les impérialistes aident à la répression des luttes contre des régimes plus ou moins à leur dévotion. Cependant que moins spectaculaires pour la vieille Europe, mais pourtant particulièrement importants les mouvements paysans au Pérou et au Brésil entraînent de grandes masses dans une lutte ouverte contre l'armée et la police bourgeoises non négligeables.

Les impérialistes tentent de faire front, argent, armes, soldats même sont mis largement à la disposition de leurs alliés bourgeois et militaires. Mais nulle part ils ne sont en état de maintenir le statu-quo. Leurs interventions, lorsqu'elles parviennent ici ou là à résorber apparemment la lutte des paysans et ouvriers, ne font qu'approfondir la conscience révolutionnaire des larges masses.

Loin d'être entrés dans une période de reflux de la révolution coloniale, nous sommes au contraire dans une période où les contradictions grandissent et où l'on s'achemine vers l'embrasement révolutionnaire de continents entiers. Dans les années, les mois même, qui viennent l'Amérique latine, l'Afrique, l'Asie seront le théâtre de révolutions qui nées des revendications démocratiques ne pourront s'achever qu'en révolutions socialistes.

R. M.

BOLIVIE :

LE MOUVEMENT NATIONAL RÉVOLUTIONNAIRE SE DÉSAGRÈGE

La Paz, 20 février (de notre correspondant). — La situation du pays au moment où la lutte pour la présidence est déjà pratiquement en cours, devient de plus en plus tendue, avec des différenciations profondes non seulement entre les groupes politiques les plus importants mais aussi à l'intérieur de chaque groupe. La lutte contre les anciens alliés Paz Estenssoro et Lechin, dont se précise de plus en plus la signification politique et sociale au-delà de la querelle des personnes, est complétée et compliquée par des luttes parfois violentes qui opposent les différentes tendances ou fractions de leurs partisans.

Le congrès récent du M.N.R. fut sous plusieurs angles un événement important, sur lequel il est intéressant de revenir brièvement.

Avant tout, d'après les observateurs les plus attentifs de la politique bolivienne c'est en réalité Paz qui a poussé à la rupture, visant délibérément la scission du parti et le départ de Lechin. Pourquoi donc ?

Lechin jouait un rôle au sein du M.N.R. aussi longtemps qu'il exprimait, ne fût-ce que d'une façon déformée, les intérêts des couches populaires. Dans ces conditions il pouvait constamment marchander avec la droite, il avait obtenu le contrôle d'une partie de l'appareil de l'état et il jouissait d'un certain nombre de privilèges. Mais à partir du moment où les masses quittèrent le M.N.R., Lechin se trouva suspendu dans l'air. Le M.N.R. passa sous le contrôle total de la droite réactionnaire, qui s'empara de tous les centres névralgiques de l'état et du parti, en se refusant de partager le pouvoir avec le léchinisme qui, au sein du M.N.R. lui-même, ne représentait plus rien. En pratique Lechin était devenu inutile du fait qu'il était désormais incapable de jouer le rôle de frein auprès des masses au nom et dans l'intérêt du M.N.R. La droite n'était plus disposée à payer le prix qu'elle avait payé dans le passé pour Lechin et prit la décision d'en finir avec lui, en lui enlevant toutes ses positions et enfin en l'éliminant du parti. Pour les besoins de la cause Paz Estenssoro s'efforçait de « construire » une nouvelle gauche. Le Front de Libération National, dirigé par Chavez Ortiz pourrait bien jouer ce rôle.

Il faut ajouter que, malgré l'absence de la gauche léchiniste, le congrès du M.N.R. fut caractérisé par des conflits intérieurs d'une violence extrême qui se soldèrent par des véritables batailles avec y compris des blessés. La question cruciale fut celle apparemment secondaire de la désignation du candidat à la vice-présidence.

La droite d'Estenssoro, inféodée à l'impérialisme américain et opérant en liaison étroite avec l'ambassade amé-

ricaine, était en effet maîtresse absolue du congrès, mais elle se partageait en trois fractions.

La première était une tendance ultradroitière, inspirée ouvertement par l'armée, qui n'hésita pas à organiser des manifestations de « masses », à savoir à pousser dans les rues des employés de l'administration militaire, des conscrits habillés en civil, des femmes et des paysans transportés exprès dans la capitale. Le candidat de cette campagne, soutenue d'ailleurs par les Américains, était le général d'aviation Barrientos Ortuno, dénoncé ouvertement par le ministre du Travail comme « le candidat du Pentagone ». La deuxième tendance, expression plus particulièrement de la bourgeoisie exportatrice des régions orientales (Santa Cruz, Pando, Beni) se ralliait à la candidature du sénateur Rubén Jullo. La troisième était celle de l'appareil de l'état et du parti, favorable au candidat Federico Fortun, homme de confiance de Paz Estenssoro, secrétaire exécutif du M.N.R. Ce fut finalement le troisième groupe, plus nombreux au congrès, qui remporta la victoire. Fortun sera donc candidat à côté de Paz Estenssoro.

La lutte de Paz et de la droite du M.N.R. pour isoler et chasser Lechin du parti a eu toutefois des conséquences que ses initiateurs ne prévoyaient pas. Exclu du M.N.R., Lechin, par la force des choses, fut obligé à retrouver le contact et la liaison avec les masses. Ainsi, quelles que fussent ou que soient ses intentions personnelles, il est en train de devenir de plus en plus un pôle d'attraction puissant, un centre de polarisation nouveau des forces ouvrières et paysannes, et de certains secteurs avancés de la petite bourgeoisie. L'envergure et la portée effective de ce processus ne sont pas encore certaines et elles dépendront dans une assez large mesure de l'attitude que Lechin va prendre dans les semaines et les mois qui viennent. On considère toutefois que dès maintenant il y a quelque 40 mille mineurs qui ont décidé de suivre Lechin. Cela a provoqué une certaine alarme dans certaines couches du M.N.R. : l'ancien président, Siles Suazo, a même esquissé une solution de compromis pour sauver à la dernière minute l'unité du parti. Sa proposition viserait à admettre deux candidatures à la présidence, l'une et l'autre du M.N.R. : les électeurs pourraient choisir par un système de type uruguayen (« lemas » et « sublemas ») une espèce de panachage. Quant à eux les mineurs sont carrément partisans d'un nouveau parti.

Lechin a convoqué un congrès de ses partisans pour les premiers jours du mois de mars. Il faut dire qu'aujourd'hui dans le camp léchiniste des dissensions graves se précisent. Fondamentalement, il y a une tendance qui n'est

pas hostile à la proposition de Siles Suazo, à savoir à ne pas rompre tous les ponts avec le M.N.R. Une autre tendance veut, par contre, arriver à la formation d'un nouveau parti, dont elle est en train de préparer les statuts et le programme et dont elle aurait déjà choisi le nom (Movimiento Izquierdista Revolucionario). En pratique, on considère à La Paz que le nouveau parti existe déjà : la tendance favorable au compromis de Siles n'a aucune possibilité de gagner.

Mais même au sein du nouveau parti il y aura une lutte intérieure qui pratiquement est déjà commencée. Le véritable enjeu des différences sera clair bientôt : ce seront des divergences aussi bien stratégiques que tactiques. En effet les militants du léchinisme ont une formation différente. En partie ils proviennent du stalinisme (ex P.C.R.-P.C.), les autres ont une origine généralement trotskyste. Les premiers sont plus ou moins organisés, ils soutiennent Lechin inconditionnellement, ils sont partisans de la révolution par étapes et d'un programme démocratique national. Les autres, qui sont caractérisés comme « trotskystes » ne sont pas organisés et représentent un secteur plus avancé et plus prolétarien que la tendance « stalinienne ». Cette dernière veut mettre à l'écart les « trotskystes » pour s'assurer le contrôle du léchinisme. Vers la fin de janvier ils exigèrent l'exclusion de Ernesto Ayala Mercado, présenté comme « théoricien trotskyste » et actuellement ambassadeur au Mexique, qu'ils accusèrent d'« opportunisme » et d'« hésitations ». Le secteur ouvrier du léchinisme a défendu Ayala Mercado, en expliquant que d'autres éléments de la gauche ont eu une activité officielle au niveau du gouvernement et on ne saurait les exclure pour cette raison, qui d'ailleurs n'est qu'un prétexte. L'exclusion n'a pas eu lieu jusqu'ici. Lechin semble faire le pendule entre les deux secteurs.

Autre question importante, riche d'implications : les éléments bourgeois du léchinisme et les éléments « stalinien » sont favorables à une alliance anti-Paz avec la Falange socialiste bolivienne (tendance droitière fascisante) et avec le P.R.A. de Guevara Arze, né il y a quelques années d'une scission de droite du M.N.R.

Le congrès du mouvement léchiniste s'annonce donc comme un événement d'une très grande importance dans la vie politique bolivienne à cette étape. Les éléments droitiers et conservateurs ne cachent pas leurs appréhensions et il y a même des rumeurs à La Paz d'un coup militaire pour l'empêcher. Il va de soi cependant qu'une telle mesure provoquerait une riposte énergique des masses et pourrait ouvrir une crise à échéance brève.